

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 7 : Au Gabon Partie 2 sur 2

Bitam, dimanche 30 janvier 2000 :



Venu avec l'un des deux jeunes ecclésiastiques boire un whisky à bord, Monseigneur Basile paraît heureux. La messe a duré quatre heures et la journée s'est magnifiquement déroulée. L'église était bondée. Les boubous brillèrent et les effets de robes s'affichèrent. Le chant des chorales s'élevait et les deux religieux priaient. Les jeunes femmes riaient et les « Yoyos » des plus vieilles nous réjouissaient. L'ambassadeur musulman s'ennuyait et moi je me régalaï. En français et en dialecte régional, les évangiles s'énonçaient et les hosties se présentaient. Les applaudissements crépitaient et les deux serviteurs de Dieu remerciaient et saluaient. Les prêtres se congratulaient et les sourires s'affichaient. Puis il y avait eu les offrandes que Jean-Pierre et Clément recevaient et les tee-shirts à l'effigie des deux prêtres que de jeunes garçons vendaient. Les appréhensions du vieux curé qui s'affichaient et les buffets qui se construisaient.

Les boissons qui rafraîchissaient et les invités de marque qui se regroupaient. L'arrivée des plus démunis et une grande salle qui s'animait. Les invités qui se restauraient et les plats qui se retiraient. Les enfants qui jouaient et l'archevêque qui attendait. La fête qui se finissait et les étoiles qui brillaient. Les cigales qui s'égayaient et les chorales qui se taisaient. Le père de Jean-Pierre qui m'invitait et la fête qui recommencerait. Les gens adorables que je côtoyais et les Baby's qui s'ennuyaient. Les lumières qui s'éteignaient et les boubous qui s'éloignaient.



Bitam, lundi 31 janvier 2000 :

« Des maquisards ont attaqué mon oncle sur la route de Libreville. C'était entre Mitzic et Ndjolé. Là où la piste est difficile. Ils viennent de l'étranger. Ce ne sont pas des Gabonais ! Ils vivent dans la forêt. La voiture a été détruite. Mon oncle a réussi à se sauver... Les derniers touristes que nous avons vus à la mission étaient des Américains. C'était il y a plus de huit ans...».

Je me demande ce que dira, dans quelques années, ma jeune interlocutrice qui a vu une case sur roue ! « Les deux Congo à feu et à sang », titrait le journal que j'ai lu dans le bureau du commissaire peu avant que l'officier me dise :

«Les Camerounais nous envoient toute leur merde!... Pour pénétrer au Gabon, les Congolais n'hésitent pas à faire le tour et à rentrer par les frontières du Nord... C'est la raison pour laquelle la frontière avec le Cameroun est fermée ! ».

Farandoles de bannières et arc-en-ciel de couleurs, troubadours d'un jour et joueurs de tambours, villageois heureux et chants porteurs d'espoirs accompagnent la fête qui succède à la messe au cours de laquelle je me demandais si j'étais à l'église du Christ ou à un show magistralement organisé. Alléluia ! crie la foule. Alléluia ! répond le nouveau prêtre en recevant les offrandes. Alléluia ! dit la parole, un nouveau pasteur est né ! Alléluia ! répète en chœur le clergé qui se réjouit des trésors qui s'amoncellent. Alléluia ! clament les villageois qui, en dansant, se dirigent vers le nouveau prêtre. Alléluia ! répondent les tam-tams sur un rythme enfiévré. Alléluia ! répète Jean-Pierre qui voit sa fortune augmenter. Alléluia, pensent les gens qui s'extasient. Alléluia ! méditent porcs-épics et sangliers, poissons de mer et de rivières, pintades sauvages et autres mets qui encombrant les buffets. Alléluia ! répète la foule qui s'enorgueillit. Alléluia ! pense le prêtre qui amasse encore. Alléluia ! se répète intérieurement le préfet qui se tait. Alléluia ! répercutent les musiciens qui se déchainent. Alléluia ! siffle le chauffeur du général de gendarmerie qui s'amende. Alléluia ! pense le commerçant musulman qui compte. Alléluia ! me dis-je en dégustant mon premier champagne de l'année. Alléluia ! chantonne Kaly en voyant les plats qui s'amoncellent. Alléluia ! souhaite le vieux curé en

observant le nouvel élu. Alléluia ! fredonnent les fourmis rouges en bénissant ce qui tombe du ciel. Alléluia ! pense la benjamine en surveillant jalousement celui qu'elle croit être « l'homme de sa vie ». Alléluia ! me dis-je en pensant au visa qui vient de m'être accordé gratuitement et aux quarante milles francs CFA économisés. Alléluia ! pense Kaly dont l'entrée est également régularisée. Alléluia ! me dis-je en pensant aux propos de monsieur le Consul du Gabon à Yaoundé qui m'a affirmé que mon compagnon serait refoulé à l'entrée de son pays. Alléluia ! dit l'officiant en blanc qui salue. Alléluia ! répond la foule qui l'applaudit. Alléluia ! dis-je face aux deux billets de dix milles dont je me libère. Alléluia ! Inch Allah, Dieu est Grand, pense Jean-Pierre face aux présents qu'il reçoit. Alléluia ! chantent les autochtones qui s'éloignent vers des villages où l'électricité est encore un rêve. Alléluia, Alléluia, dit l'ancien maire de Bitam. Alléluia, lui répond son fils, le nouveau prêtre. Alléluia ! dit l'Esprit Sain de Fidel qui a regagné sa mission depuis bien longtemps. Alléluia ! les anges sont avec moi, pense Jean-Pierre en regardant la télévision, le lit et les meubles laqués noirs, la chaîne stéréo et le congélateur, la cuisinière à gaz et la corbeille remplie de billets. Alléluia ! je devrais gagner les anges à ma cause, pense le pauvre Clément. Alléluia ! finit par dire un ami de la famille en offrant au nouveau prêtre sa future tenue de prélat !



Mardi 1^{er} février 2000 :

Partis tôt ce matin de Bitam, en ce début d'après-midi nous sommes sur la piste pourrie qui relie Mitzic à Ndjolé et la flèche qui relie Nadrêva à Charly vient de casser. Nous sommes en pleine forêt et à cent vingt kilomètres de la prochaine agglomération où il n'est pas du tout évident d'y trouver un artisan capable de réparer les boulons cassés et la barre d'attelage qui pend dans le vide. Cette fois nous sommes mal me dis-je en me remémorant ce que les professionnels du caravaning m'ont prédit :

« Vous êtes fou, vous ne réussirez pas, il est impossible de traverser l'Afrique avec une caravane ». C'était sans compter sur la chance qui, une nouvelle fois, ne m'abandonne pas. Surgi de nulle part, le conducteur d'un camion s'arrête et me dit :

- « Ça va patron ? »

- Et bien comme tu peux le voir, pas vraiment.

- Y' a pas de problème patron, t'es à cinq kilomètres du camp de base de la Sogea qui construit la route de l'autre côté. Y'a pas de problème patron, tu verras, ils vont tout te réparer ! ».

Prévenus par talkie-walkie, quatre hommes viennent pour nous remorquer avec un véhicule de chantier. Sur la base, se trouvent les mécaniciens et le matériel capables de réparer les dégâts. Une plaque découpée au chalumeau sur une large bande d'acier et quatre nouveaux boulons feront l'affaire. Nadrêva est en mesure de poursuivre sa route. « Il n'est pas prudent de continuer votre chemin à cette heure-ci. Nous ne partons jamais en fin d'après midi. Vous devriez vous installer sur la base pour la nuit, - me dit le directeur français de la base avant d'ajouter- de toute façon vous ne passerez pas, attendez demain. Quatre grumiers sont bloqués sur un énorme borbier à soixante dix kilomètres d'ici. Ils barrent la route et j'ai envoyé un bull qui vous attendra et vous frayera un passage lorsque vous arriverez ! ».



La flèche cassée et la base, le borbier et le bulldozer et la route qui se construit ! J'ai de plus en plus la conviction d'être un spationef dont la trajectoire est commandée par une force supérieure dont je refusais l'existence il y a quelques mois encore.

Mercredi 2 février 2000 :

À six heures trente la base est déjà en pleine effervescence. Bulldozers et camions de transport circulent bruyamment. Dans les ateliers, les ouvriers sont sur le pont et s'activent autour des mastodontes qui construisent la route. Franchir avec une caravane les monstrueux borbiers sur lesquels de puissants grumiers restent plantés m'inquiète. J'espère que le bull promis sera bien au rendez-vous et qu'il accomplira avec brio son travail. Il y a un insecte accroché sur l'un de mes rideaux... Kaly m'avertit. Je vois pour la première fois de ma vie une mouche « tsé-tsé ». Me méfiant de cette bestiole à l'origine de la troisième cause de mortalité en Afrique, (plus de cinquante-cinq millions de gens sont contaminés), je la chasse à coup de torchon qui, comme les draps et la couette ou les vêtements, sont détrempés par l'humidité.



«Vous n'êtes pas prêts d'arriver ! », me dit à notre passage le propriétaire français d'une exploitation forestière rencontré sur la piste quelques heures après notre départ de la base. Après avoir franchi quatre bourbiers (dont celui tant redouté qui, sans l'aide du bull m'aurait été fatal et où deux des boulons nouvellement posés cassent à nouveau), nous sommes sur la ligne de l'équateur. Le panneau indique : « Paris, 6000 Kilomètres ! ». Nous en avons parcouru plus du double. Photos et whisky fêtent l'événement. Ravi, Kaly me dit que même dans ses rêves les plus insensés, il n'aurait jamais pu imaginer être là un jour. Fou de joie et dans le même état d'esprit, heureux d'avoir réalisé ce premier rêve, j'embrasse mon compagnon, mes deux véhicules et mes deux petits cœurs.

Dès notre arrivée à Libreville, sur les conseils du gérant du club de Yaoundé, je me dirige vers les mess des officiers français en poste au Gabon. L'endroit où j'ai obtenu l'autorisation de nous garer, à l'ombre de superbes cocotiers dominant l'océan, est sublime. N'ayant pas le même humour que leurs collègues du Cameroun, l'accueil de mes compatriotes est nettement moins chaleureux. Comprenant difficilement que nous soyons dans des lieux aussi reculés avec une caravane immatriculée « 624 MYS 75 », les officiers s'inquiètent de notre présence sur un terrain militaire. L'hospitalité nous est accordée pour la nuit, pas d'avantage.

Libreville - Gabon, jeudi 3 février 2000 :

Ce matin, deux gendarmes français m'incitent à quitter les lieux sans attendre. Ils m'apprennent que l'ambassade de France a contacté par téléphone le rédacteur en chef du « Caravanier » et lui a demandé s'il connaissait un homme assurant, pour le magazine, un reportage et qui traverse l'Afrique avec une caravane. N'ayant eu aucune nouvelle de moi depuis mon départ, j'imagine que la surprise fut totale. Reçu d'une manière très amicale, Monseigneur Basile m'offre une place de choix derrière la maison construite pour y loger le pape lors de sa visite quelques années auparavant. Au cours de notre entretien, le « patron » de la mission catholique Sainte-Marie m'apprend que les frontières entre le Gabon et le Congo Brazzaville sont

fermées. Après m'avoir attentivement écouté sur l'itinéraire que je compte emprunter, l'évêque m'interdit formellement tout autre choix que celui de prendre le bateau ! Depuis que je déambule en Afrique, j'ai, à maintes reprises, constaté que les renseignements fournis par les curés et les forestiers sont les seuls crédibles et souvent très différents de ceux des ambassades ou militaires français et autres gendarmes ou policiers locaux. J'écoute d'ailleurs de plus en plus souvent Radio Vatican, dont les informations sur ce continent et ce qui s'y passe, sont toujours d'une précision exemplaire. La nouvelle diffusée ce matin abonde en ce sens et donne raison à mon hôte : «Au Congo Brazza... Une sœur a été tuée par des coupeurs de routes !»



Face à ces trois pays en guerre et très dangereux, le Congo, la R.D.C. et l'Angola, n'ayant pas d'autre solution que celle préconisée par l'évêque, je me renseigne auprès des différentes agences maritimes. Le premier bateau qui dessert l'Afrique du Sud depuis Libreville est un cargo de la Safmarine. Lors de notre rencontre, le responsable local de cette compagnie m'a dit :

« L'arrivée de ce cargo est normalement prévue le 26 février. Vous êtes un dingue qui m'est sympathique, j'essayerai de vous obtenir de bons prix auprès de mes commanditaires ». Je n'ai plus que vingt-deux jours à attendre et je me demande ce que nous allons faire de tout ce temps... Devenir fou ? Trop tard ! Je le suis déjà pour de nombreuses personnes rencontrées depuis mon départ de France.

Libreville dimanche 6 février 2000 :

Séjourner à Libreville n'est pas des plus tranquillisants. Robert et Christine, deux résidents français avec lesquels j'ai sympathisé depuis notre arrivée, m'ont prévenu : les braquages et autres assassinats pour vol sont courants en cette cité. Bordée par le front de l'océan, la ville est un coin de France où pullulent de luxueux et rutilants 4x4. Les magasins et entreprises sont à l'image des Français qui y règnent en maîtres. De l'aubergiste à l'opticien, du photographe au supermarché, du magasin Tati à C K 2, (comparable à un Darty), les patrons sont Blancs et souvent originaires du sud de la France. Les produits français sont partout

et les prix pratiqués sont tout aussi «hot» que la température. Ils sont délirants ! Une bouteille d'eau minérale est vendue entre dix et douze francs. Une cuisse de dinde provenant d'Afrique du Sud est commercialisée au même prix qu'un succulent gigot d'agneau chez les meilleurs bouchers de Paris. Quant aux côtes de porc, elles se vendent à un prix aussi élevé qu'un excellent foie de veau. Les boîtes pour les Baby's sont au triple de leur prix en France. Les produits sont importés et, comme partout en Afrique de l'Ouest, les Libanais tiennent le marché et ne se privent pas, pour pratiquer des prix prohibitifs. Le Gabon est de loin le pays plus cher que nous ayons traversés. Robert m'a dit que, lorsqu'il fait ses courses en France, les prix lui paraissent si bas, qu'il recompte de peur que la caissière ne se soit trompée. J'ai exactement la démarche inverse. Libreville est classée quatrième dans le hit parade des villes les plus chères du monde. Avec l'équivalent de mille francs français mon caddie est pratiquement vide ! Ayant dépensé plus de huit mille francs depuis mon entrée au Cameroun, pays déjà très cher, je m'inquiète et je me demande comment nous allons pouvoir rejoindre Paris à ce rythme.



Paris, Paris... Quand reverrais-je Paris ? Paris où l'on renvoie certains ressortissants africains par avion en leur offrant de l'argent, alors que selon Kaly et ses copains maliens qui vivent au Gabon, ce pays n'a pas les mêmes scrupules. Ce n'est pas le seul sur le continent noir. Les émigrés qui ne sont pas en règle, (ils le sont rarement), sont virés avec pertes et fracas après avoir séjourné en prison et s'être fait racketter des rares biens dont ils disposaient ! Très organisés, les Maliens sont présents dans tous les pays de l'Ouest et du Sud de l'Afrique. Au Gabon, ils sont plus de trente mille à tenir des petits commerces ou à vivre de petits boulots. Nomades, ils s'aventurent ou se stabilisent. Du même village ou de la même région, ayant forcément des origines communes, à chaque rencontre avec d'hypothétiques cousins, oncles, frères ou sœurs, Kaly est aux anges. Face à ses petits frères démunis, il se sent fort et joue le malin. Lors d'une récente conversation, il m'a avoué que le premier salaire d'un Malien ayant réussi à rejoindre l'Europe et un travail, part au pays pour aider l'un de ses frères à venir ! La solidarité fonctionne, jamais ils ne s'abandonnent.

« J'ai peur de la maladie, et à plus forte raison de la mort. Or, je sais que votre idée est de continuer coûte que coûte par la route. Je ne suis pas d'accord. Cette décision serait insensée. Elle serait irresponsable. Je te connais maintenant, j'ai lu tes premiers écrits. Je sais de quoi tu es capable. Un proverbe bambara dit que « *si tu meurs sans enfant et sans argent, tu es un homme fini !* ». Or, je ne veux pas être un homme fini. Je n'ai rien fait de ma vie, je ne veux pas mourir maintenant.

- Tu sais que les frontières sont fermées et que nous ne pouvons pas passer !

- Les frontières étaient aussi fermées à notre arrivée, cela ne t'a pas autrement gêné, or il est plus facile de sortir d'un pays que d'y rentrer.

- Nous n'étions pas en face de trois et peut-être même quatre pays en guerre ! » Dis-je en pensant aux événements dont R.F.I se fait l'écho et qui se déroulent au nord de la Namibie.

-J'ai envie de fermer le portail de la mission, j'ai peur ! Tu m'offres une cigarette ? Ces cigarettes me font peur, elles sont trop longues ! » Ajoute Kaly, interrompant ainsi notre bref dialogue pour nous servir un

verre de vin.

Les bouteilles d'eau marquent les heures de la journée. Celles, plus alcoolisées, exacerbent mes ardeurs nocturnes et m'encouragent à écrire. Puis, comme à Bamako, en rejoignant mon lit, j'essaye de comprendre comment les moustiques pénètrent sous la moustiquaire.

